

# Les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (1768-1769) : une collaboration entre Georges Deyverdun et Edward Gibbon

Valérie Cossy

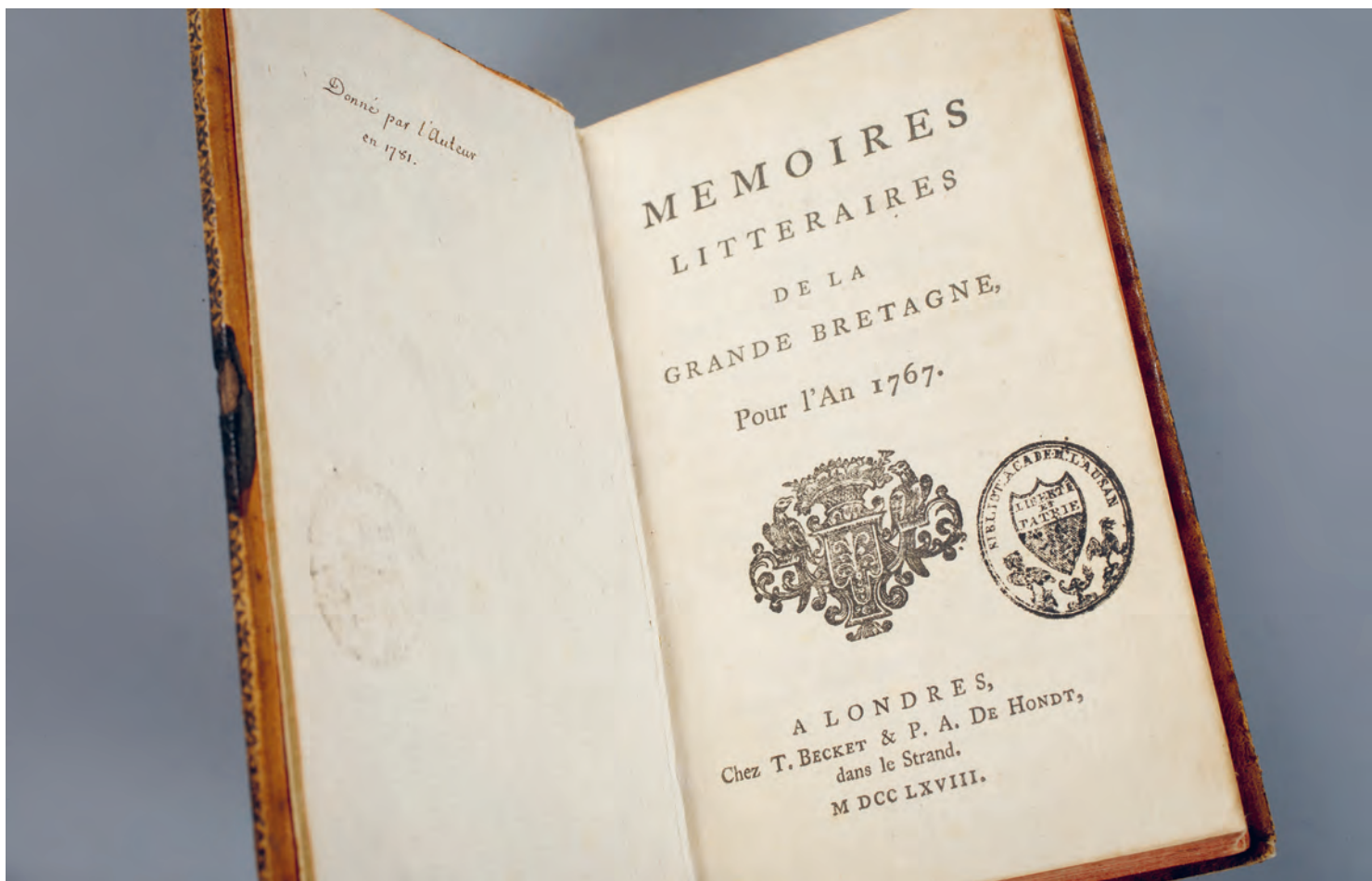
Lire les *Memoirs of My Life* d'Edward Gibbon, où les mots en latin surgissent au plus près de l'expérience vécue, c'est comprendre ce que signifie pour son auteur la condition d'intellectuel : être doté d'une vaste érudition qui jamais n'étouffe les émotions ordinaires, à tel point que la citation classique intervient naturellement au fil du récit personnel. Gibbon, fondamentalement, est un étudiant puis un historien qui, tout en sachant prendre le meilleur de ses maîtres, pense et écrit en toute indépendance : ainsi désigne-t-il ses années d'apprentissage comme celles où il était « the slave of education and prejudice », se décrivant plus loin comme devant avoir honte de sa « unfeeling philosophy », si tant est qu'elle ait pu occuper son attention pendant que mourait son père, ce qui ne fut pas le cas<sup>1</sup>. Si aucun écrit autobiographique de Georges Deyverdun ne nous est parvenu<sup>2</sup>, il est néanmoins aisé d'imaginer la nature des liens d'amitié qui le liera à Gibbon sa vie durant : une curiosité intellectuelle à la fois rigoureuse – dans le but de rendre possible la liberté de penser – et profondément humaine. Dans les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, périodique à deux parutions que Gibbon et Deyverdun font imprimer à Londres en 1768 et 1769 [fig. 1], le rapport des deux amis à la littérature est personnel, défini par un bagage intellectuel constitué par chacun au gré de ses intérêts ou de ses recherches, hors de toute école et sans aucune préférence revendiquée pour le goût français qui donne alors le ton de la littérature traduite sur le continent.

Gibbon et Deyverdun sont des citoyens du monde qui, de par leurs attaches lausannoises, entretiennent un lien spontanément subversif avec les deux grandes cultures nationales que sont la France et l'Angleterre : « I had ceased to be an Englishman », écrit l'historien à propos des années 1753-1758 passées sous la houlette de Pavillard<sup>3</sup>. Définis par une situation culturelle singulière, les deux amis sont dans un rapport d'extériorité vis-à-vis des stéréotypes

nationaux alors en voie de consolidation, et les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* relèvent d'une attitude distincte aussi bien de l'anglomanie à la française que d'un regard exclusivement formaté par la culture britannique. Les *Memoirs of My Life* livrent beaucoup de renseignements sur le positionnement culturel unique de Gibbon, sa maîtrise exceptionnelle du français et son « Englishness » à la fois critique et indépassable : « with the knowledge and without the prejudices of an Englishman », comme il dit<sup>4</sup>. Quant à Deyverdun, il relève de l'« enclos des Lumières » décrit par François Rosset, cette « Suisse romande » – déjà désignée comme telle – définie par son foisonnement intellectuel d'« anonymes écrivains », dont le but est « de promouvoir ce qui est transmis et, par là, de promouvoir la transmission elle-même »<sup>5</sup>. Grâce aux contacts de Gibbon et peut-être à ses propres relations familiales, il avait pu placer le deuxième volume du périodique sous le patronage du comte de Chesterfield, et on le voit se qualifier d'« étranger libre » dans la dédicace qu'il signe de son nom orthographié à l'anglaise : George Deyverdun<sup>6</sup>.

Un commentaire sur le caractère intraduisible du titre de la comédie d'Oliver Goldsmith *The Good Natur'd Man* (1768) illustre le positionnement culturel des rédacteurs, très peu français, mais où l'anglais est également observé à la distance de la troisième personne :

Le *Good natured Man* est une expression très souvent répétée par les Anglais. Elle fait une partie essentielle de l'éloge de leur homme de mérite. On ne peut les avoir connus sans sentir tout ce qu'emporte cette expression ; et cependant nous sommes très embarrassés à la rendre aux Français. *Le bon homme, l'homme même de bon naturel* sont devenus chez eux des termes de mépris ; leur *homme de mérite* peut tenir à l'art, et leur *homme d'esprit* n'est assurément pas le *Good natured Man*.<sup>7</sup>



Les problèmes de traduction sont ainsi inséparables d'une démarche permanente de comparaison des cultures.

Le périodique est élaboré alors que Gibbon et Deyverdun se trouvent tous deux en Angleterre à partir de 1765. Leurs retrouvailles ont dû être d'autant plus chaleureuses que les circonstances sont alors peu réjouissantes. Pour le premier, le retour du Grand Tour (y compris une étape de presque douze mois à Lausanne entre mai 1763 et avril 1764) débouche sur cinq années rendues difficilement supportables par la routine militaire. Cette période, qualifiée par Gibbon de «portion of my life which I passed with the least enjoyment»<sup>8</sup>, se conclut en 1770 à la mort de son père. Quant à Deyverdun, il est à Londres «in search of some liberal and lucrative employment», une démarche devenue indispensable du fait d'un patrimoine familial en piteux état<sup>9</sup>. Le Lausannois loge en ville chez Gibbon et passe le plus clair de l'été avec lui dans la propriété familiale de Buriton, à la campagne. Dans ce contexte, «daily conversations [...] over the field of ancient and modern literature» remplissent les journées et, tandis que la rédaction du *Decline and Fall* est encore «at an awful distance», Gibbon fait en français ses premiers pas d'historien sur le sujet des cantons suisses<sup>10</sup>. Le périodique est donc le fruit d'un échange intensif et spontané de bons services : Deyverdun aide Gibbon à venir à bout de ses sources en allemand tandis

Fig. 1. Page de titre des *Mémoires littéraires de la Grande Bretagne pour l'An 1767* d'Edward Gibbon et de Georges Deyverdun, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1768. BCUL, cote B 1770.

que Gibbon stimule l'immersion de Deyverdun dans la littérature anglaise. Le Lausannois est ainsi devenu, selon l'historien, un lecteur particulièrement avisé :

In a residence of several years he [Deyverdun] never acquired the just pronounciation and familiar use of the English tongue; but he read our most difficult authors with ease and taste, his critical knowledge of our language and poetry was such as few foreigners have possessed; and few of our countrymen could enjoy the theatre of Shakespeare and Garrick with more exquisite feeling and discernment.<sup>11</sup>

À la rubrique «Spectacles»<sup>12</sup>, les pages sur le théâtre illustrent les qualités de lecteur «étranger» auxquelles Gibbon fait allusion : le rédacteur, principalement Deyverdun en l'occurrence, s'avère un commentateur averti, qui non

seulement a lu les pièces, mais aussi assisté à des représentations, étant même devenu un fervent admirateur de Garrick (1717-1779): «Homme froid, qui daignez parcourir ces feuilles, pardonnez si, quelquefois, en parlant de Shakespeare et de Garrick, je montre de la chaleur, peut-être même un peu d'enthousiasme!», s'exclame-t-il<sup>13</sup>, ajoutant plus loin: «je plains l'homme de goût qui lit Shakespeare sans avoir vu son éloquent interprète; que de beautés qui lui échappent! Quelquefois un accent, un geste de Garrick l'éclaireraient plus que tous les commentateurs.»<sup>14</sup> [fig. 2]. Le premier volume fournit un panorama historique du théâtre anglais – fruit des lectures de Deyverdun mais aussi, certainement, des conversations entre les deux amis –, tout en offrant un commentaire des performances par les acteurs et actrices du jour, par exemple Hannah Pritchard (1711-1768), qui «joue d'après nature et n'y joint d'art que ce qu'il faut pour l'embellir»<sup>15</sup> [fig. 3]. Émanant d'un point de vue culturel minoritaire, ces pages mériteraient d'être mieux connues: le goût exprimé par la voix critique penche clairement en faveur de la comédie et de la nature, aux dépens d'un art classique, «noble» et fait de conventions. À propos du théâtre de la Restauration anglaise, par exemple, on peut lire:

Charles II ramena avec lui les Grâces et les Arts; mais les Grâces étaient un peu trop nues et les Arts ne pouvaient mériter ce nom que par leur opposition à la Nature. Le théâtre se ressentit de l'influence de la cour. La tragédie devint une déclamation outrée et romanesque; la comédie emprunta le langage des maisons de débauche.<sup>16</sup>

À l'image de ce commentaire, le ton rédactionnel est très libre, souvent amusant et toujours critique des règles de l'art.

Shakespeare suscite une admiration inconditionnelle. Il est présenté comme un auteur au «génie fécond et varié», qui «survit à toutes les Révolutions» précisément parce qu'il est l'artiste fondamental de la nature, devant lequel «les lois se taisent»<sup>17</sup>. Il est celui qui n'a imité personne:

Le théâtre anglais a commencé avec Shakespeare, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Cet homme extraordinaire paraît, en dépit de la critique, et des froides règles qu'elle prescrit, s'être emparé du premier rang pour ne jamais en redescendre; il ne connaissait que la Nature, mais il la connaissait toute entière.<sup>18</sup>

Le texte reflète ici les propos de Samuel Johnson dans la préface à son édition parue en 1765 – *The Plays of William Shakespeare* – où le dramaturge est décrit comme un écrivain d'exception: «above all writers, at least above all

modern writers, the poet of nature; the poet that holds up to his readers a faithful mirror of manners and of life»<sup>19</sup>. Il convient d'ailleurs de souligner que, lorsqu'il évoque Shakespeare pour son public francophone, le rédacteur s'en remet à Samuel Johnson et à Garrick, mais ne mentionne pas Voltaire, indépendamment de son importance dans le débat continental ou même de l'admiration que lui avait vouée Gibbon à Lausanne<sup>20</sup>. Shakespeare apparaît en outre, dans le périodique du Lausannois et de l'historien, comme l'auteur qui a remplacé les héros classiques par les rois et les reines des chroniques: «Cet auteur mit souvent sur le théâtre l'histoire de sa nation [...]. Qu'y a-t-il cependant de plus intéressant et de plus utile pour une nation que de voir retracer les principaux événements de ses annales?» Et de conclure sur une réflexion non seulement esthétique, mais également civique: «Pères, si vous voulez que vos enfants soient un jour des citoyens, ce n'est pas à l'opéra italien, mais au théâtre anglais qu'il faut les conduire.»<sup>21</sup> Cette dimension du théâtre shakespearien était également mise à l'honneur par Samuel Johnson qui soulignait que Shakespeare n'avait pas de «héros», mais des Romains ou des rois qui n'étaient «que des hommes»<sup>22</sup>. En dépit de la promesse formulée dans le premier volume, aucun commentaire sur «la nouvelle édition qu'un de nos premiers littérateurs vient de consacrer à sa mémoire» ne verra le jour dans le suivant<sup>23</sup>. Cette absence s'explique par la date de publication, qui excluait Johnson des commentaires détaillés (toujours consacrés à des ouvrages parus au cours de l'année écoulée), tandis que, dans la partie «Spectacles», l'histoire du genre dramatique ayant déjà été faite, il s'est probablement avéré impossible de revenir à Shakespeare dans le second volume, où la rubrique est entièrement absorbée par l'actualité, avec des extraits et des commentaires de pièces contemporaines vues sur scène.

La table des matières de chacun des numéros est composée d'un peu moins de dix longs comptes rendus non signés, dans lesquels alternent extraits traduits et commentaires ou *digests* par l'un ou l'autre des éditeurs-traducteurs. Ces articles monographiques étoffés sont suivis de rubriques synthétiques: «Spectacles», «Beaux-Arts» et «Nouvelles littéraires». Le volume I contient en outre une rubrique «Mœurs», alors que le volume II peut déjà annoncer un courrier des lecteurs: «Lettre à l'Auteur et Réponse»<sup>24</sup>. Mais, en l'absence de signature, il est impossible d'établir de manière définitive qui de Gibbon ou de Deyverdun est l'auteur de tel ou tel article. Dans son autobiographie, Gibbon se souvient avec précision des deux premiers: il s'est occupé de l'*Histoire d'Henri II* par Mylord Lyttleton [sic], un ouvrage qu'il juge sérieux mais «not

illuminated by a ray of genius»<sup>25</sup>, tandis que Deyverdun, bravant le scepticisme de son ami, osait s'attaquer à la traduction du comique *Nouveau Guide de Bath*, épreuve dont Gibbon admet qu'il s'est finalement tiré avec brio: «I started at the attempt; he smiled at my fears. His courage was justified by success, and a master of both languages will applaud the curious felicity with which he has transfused into French prose the spirit and even humour of the English verse.»<sup>26</sup>

À en croire l'*Englishman* qui écrivait le français, Deyverdun serait ainsi doué de cette qualité plutôt rare chez les traducteurs du temps: saisir et transmettre l'humour anglais. Le compliment de Gibbon n'est pas anodin et cette première traduction dénote le goût du Lausannois pour des œuvres qui donnent à voir des gens ordinaires dans leur singularité, voire leur banalité. Tentative périlleuse que Gibbon pouvait craindre à juste titre, Deyverdun en vient à bout avec succès, mais modestie, révélant au terme de l'exercice son ethos de traducteur et ses goûts littéraires:

En voilà assez, je pense, pour donner quelque idée de cet ouvrage original. Mais je dois avertir, que si j'en ai traduit quelques morceaux assez heureusement, il n'en a pas été partout de même. C'est un aveu qu'on entendra plus d'une fois dans le cours de ce journal; je ferai par-là mon devoir: Ami Lecteur, faites aussi le vôtre, en ne m'en estimant pas moins, et même en m'en estimant davantage. Ces lettres brillent de traits de cet esprit que les Anglais appellent *Humour*; de jeux sur les mots, de petites allusions qu'on ne saurait rendre. Les vers, dont la cadence est variée suivant les sujets, sont presque toujours agréables, et souvent pittoresques. Les vices et les ridicules y sont peints avec trop de finesse et de chaleur pour qu'on doive regarder ce livre comme un ouvrage de simple agrément. Aussi a-t-il eu la plus favorable réception, et il en a déjà paru plusieurs éditions.<sup>27</sup>

Deyverdun apparaît ici attentif à ce qui fait la spécificité d'une culture et l'«originalité» d'une œuvre: son but est de suggérer le style spécifique du texte original et non pas d'anticiper le goût d'un public cible en conformant sa traduction à celui-ci. Il illustre aussi, par le biais de ses renseignements sur l'état de l'édition, l'existence d'un goût propre à la culture d'origine, existence objective et quantifiable en termes de livres vendus: c'est ce goût, cette expérience collective, inconnue des lecteurs francophones, qu'il est de son «devoir» de transmettre. Il reconnaît également la dimension philosophique et morale de la satire anglaise, qui est tout sauf un «simple agrément». En somme, il s'agit



**Fig. 2. Richard Josey, *Portrait de l'acteur David Garrick*, gravé d'après Thomas Gainsborough, 71 x 44 cm, [s.d.]. YCBA, inv. B1976.7.35.**

**Le tableau de Gainsborough, qui a été détruit et dont il ne reste que des copies, est mentionné par les rédacteurs des *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (MLGB, vol. 1, p. 171-172).**

pour lui, au risque de l'échec, de transmettre l'étranger et d'inciter ses lecteurs à lire celui-ci pour ce qu'il est.

À part l'attribution des deux premiers articles rendue possible par l'autobiographie de Gibbon, celle des autres demeure l'affaire de suppositions ou de recoupements. Vernon Parker Helming s'y était aventuré en 1932 en attribuant à Gibbon – «upon internal evidence» – les textes de nature historique comme l'*Essai sur l'Histoire de la Société civile* de Ferguson ou les *Doutes historiques* d'Horace Walpole avec leur commentaire critique obtenu



de David Hume<sup>28</sup>. Il en avait retrouvé la trace à l'aide des *Miscellaneous Works* publiées par Sheffield (1814), où l'article est repris, et dans les propos de l'éditeur faisant état de ses contacts avec «M. Hume»<sup>29</sup>. Selon son hypothèse, «il est raisonnable de supposer» que Deyverdun, «editor-in-chief», puisse être l'auteur des textes *par défaut*. Helming attribue ainsi au Lausannois à peu près tout le reste, notamment les deux articles sur Sterne, celui consacré à Boswell et son *Account of Corsica* ainsi qu'une comparaison «de Pascal Paoli et de Jean Wilkes»<sup>30</sup>. Dans ses *Memoirs*, pourtant, Gibbon invite à la prudence. Il reconnaît certes que l'idée d'un tel périodique, conçu sur le modèle du *Journal Britannique* (1750-1755) de Maty, est le fait de Deyverdun, mais, dans le même passage, il désigne les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* comme «our journal», admettant :

At a distance of more than twenty years, it would be impossible for me to ascertain the respective shares of

**Fig. 3. Francis Hayman, *David Garrick et Hannah Pritchard dans The Suspicious Husband de Benjamin Hoadly*, huile sur toile, 71.4 × 91.8 cm, 1747. YCBA, inv. B1976.7.35.**

Les rédacteurs ont encore vu Hannah Pritchard (1711-1768) sur scène peu avant sa mort : «On admire toujours ses talents ; et ses défauts, qu'on commence à apercevoir avec regret, ne sont que les faiblesses d'un âge avancé.» (*MLGB*, vol. 1, p. 172).

the two associates. A long and intimate communication of ideas had cast our sentiments and style in the same mould. In our social labours we composed and corrected by turns; and the praise which I might honestly bestow might fall perhaps on some article or passage most properly my own.<sup>31</sup>

Sur la base d'un tel propos, la recherche en attribution s'avère un exercice peut-être vain. Il faudrait plutôt considérer ce périodique comme une œuvre à quatre mains avec une implication plus ou moins forte, selon le sujet, de l'un ou l'autre des deux collaborateurs, et réglée par une logique qui échappe à celle des attributions univoques et définitives.

La table des matières reflète vraisemblablement la vie intellectuelle des deux amis plus qu'un plan journalistique professionnellement concocté. Les notices des œuvres listées dans les «Nouvelles Littéraires» relèvent d'une franchise virant parfois à la plaisanterie potache: «il ne manque à ce roman que de l'intérêt, de la vraisemblance et du style», «le titre est juste; un pauvre poète en vérité»<sup>32</sup> (à propos d'un recueil intitulé «Pièces fugitives par un pauvre poète») ou encore, au sujet d'un *Essai sur le genre pernicieux du théâtre*: «Ce titre en apprendra assez au lecteur, qui m'excusera, je l'espère, si je lui avoue que je n'ai point lu cet ouvrage.»<sup>33</sup> Les commentaires vouent sans appel les mauvais livres au néant: «Nous ménagerons l'auteur, et respecterons le public, en gardant le silence sur cet ouvrage.»<sup>34</sup> Leurs traits cinglants atteignent parfois jusqu'aux lecteurs eux-mêmes: «On ne traduira assurément pas cet ouvrage, [car] pour traduire il faut comprendre. Il est vrai que force honnêtes gens trouvent que cela n'est pas nécessaire.»<sup>35</sup> Par contre, lorsqu'ils aiment, les rédacteurs révèlent leurs préférences esthétiques et philosophiques, ainsi qu'en attestent, par exemple, les termes choisis pour qualifier un *Tour to the East* «par Milord Baltimore»: «Ce noble auteur est un de ces voyageurs rares pour qui la vérité est tout, et qui se gardent bien de la sacrifier à de vains embellissements, ou à des écarts d'imagination.»<sup>36</sup> Catherine Macaulay, dont le troisième volume de l'*Histoire d'Angleterre* venait de paraître, a droit à un éloge carrément marqué:

Cette dame se soutient toujours avec gloire dans la carrière difficile qu'elle a entrepris de parcourir. Ses idées fortes et républicaines ne se démentent point dans ce volume qui expose le commencement de la Guerre Civile entre Charles I et son Parlement.<sup>37</sup>

Dans le courrier des lecteurs du deuxième numéro<sup>38</sup>, «Mr de S\*\*» remercie les rédacteurs de lui avoir personnellement

envoyé l'ouvrage et dit y avoir «reconnu [son] ami»: «il y peint son cœur, je crois l'entendre». Mais il se plaint néanmoins du ton de la critique: «Il me paraît aussi que dans votre notice littéraire vos jugements sont un peu tranchants et épigrammatiques. Peut-être aurait-il mieux valu ne rien dire des mauvais ouvrages, et indiquer seulement ceux qui méritent d'être connus». Le rédacteur lui répond qu'il va certes étoffer ses notices mais que, dans le fond, «pour bien peindre un objet, il ne suffit pas d'en montrer les beaux côtés» et que, selon lui, il fait œuvre utile: «Il faut aussi éclairer les traducteurs qui s'attachent presque toujours, soit par ignorance, soit par inclination, aux ouvrages les plus médiocres». Aucun repentir, donc, et il n'est pas sûr que Mr de S. ait trouvé l'argument convaincant. Sans en être directement responsable, ce type de commentaire désinvolte permet de mieux comprendre la réputation parfois ambiguë de Deyverdun à Lausanne, lui qui est qualifié dans l'ouvrage des Sévery d'«esprit caustique, assez médisant»<sup>39</sup>. Ce qui est sûr, c'est que le périodique de Gibbon et Deyverdun n'est régi par aucune considération mondaine, mais laisse libre cours, au contraire, à la liberté et même à la fantaisie intellectuelle.

Les pages de titre des deux numéros indiquent des adresses à Londres: «chez T. Becket & P. A. De Hondt, dans le Strand» en 1768, puis «chez C. Heydinger dans Grafton Street, Soho», ainsi que chez le libraire «P. Elmsley, vis-à-vis de Southampton Street, dans le Strand», en 1769. Comme Helming nous l'apprend, dénotant le soin apporté par Gibbon et Deyverdun à leur entreprise, le premier volume avait fait l'objet de plusieurs annonces dans la presse londonienne: quatre dans le *Public Advertiser*, en mars et avril 1768, et deux dans la *London Chronicle*, également en avril<sup>40</sup>. Ainsi que le révèle une lettre d'Étiennette Clavel de Brenles à son mari en date du 26 juillet 1768, Deyverdun cherchait en outre du soutien afin de publier peut-être à Lausanne, chargeant Clavel de Brenles «de faire accord avec Grasset pour imprimer son *Journal Britannique* [sic]» et attendant «une prompt réponse» de sa part. En l'absence de l'intéressé, retenu à Berne, la lettre de Deyverdun fut transmise par Étiennette Clavel de Brenles à Madame de Bochat «qui est plus portée que vous de faire cette commission et qui ne la négligera pas»: «elle est enchantée de l'ouvrage elle portera la lettre et le livre à Mr de St Germain à Bussigny, elle est fort mécontente d'un extrait que M. Seigneux [de Correvon] en a fait p' la *Gazette Lit. de Lausanne*. Elle le trouve beaucoup trop long.»<sup>41</sup>

En l'absence de toute trace d'une édition lausannoise, l'on peut supposer que celle-ci, malgré le soutien local, ne se concrétisa jamais. Et, à consulter la *Gazette littéraire de Lausanne*<sup>42</sup>, on comprend que Madame de Bochat ait

trouvé le compte rendu de Gabriel Seigneux de Correvon « beaucoup trop long »!<sup>43</sup> On soupçonnerait même celui-ci de remplir les pages de son propre journal en paraphrasant celui de Deyverdun et Gibbon. Un premier volet porte principalement sur l'article consacré à l'essai de Ferguson aux dépens du reste et conclut en admettant plus ou moins diplomatiquement :

Il nous a paru qu'il importait au public de connaître avec quelque détail un Journal nouveau, qui débute avec autant de goût et d'honnête liberté ; au jugement même des meilleurs génies de la nation. C'est dans l'idée de lui plaire que nous achèverons dans un article suivant d'en donner la connaissance, mais d'une manière plus légère et plus rapide.<sup>44</sup>

Dans le numéro du 29 août, un deuxième volet, tout aussi long, poursuit certains commentaires de manière extrêmement détaillée et sans valeur ajoutée, notamment ceux sur le théâtre, mais sans jamais nommer l'un ou l'autre rédacteur, et en concluant cette fois-ci : « On avertit le public que si l'on s'est laissé aller à l'agrément de quelques détails, c'est pour la dernière fois, et l'on ne donnera plus d'article de cette longueur »<sup>45</sup>. Madame de Bochat avait peut-être fini par se faire entendre... Quoi qu'il en soit, le périodique fut interrompu peu avant la parution du troisième numéro, pour lequel, selon Gibbon, les articles étaient « almost completed »<sup>46</sup>. Sur sa recommandation, Deyverdun avait fini par trouver l'emploi lucratif qu'il était venu chercher à Londres comme précepteur auprès de Sir Richard Worsley, qu'il partit accompagner dans son Grand Tour. L'interruption du périodique indique, si besoin était, que celui-ci ne permettait pas à ses rédacteurs d'en vivre. Selon la formule élégante de Gibbon, il était « productive of more reputation than emolument »<sup>47</sup>.

Expression d'une amitié et d'une aventure intellectuelle exceptionnelle, les deux volumes existants méritent de retenir l'attention des chercheurs en tant qu'instantanés d'une transmission culturelle singulière. Qu'elles ne soient que de Deyverdun ou un peu des deux, les pages consacrées à Laurence Sterne sont particulièrement révélatrices d'un désir de médiation tout à fait original, au sens où l'entend François Rosset. Non seulement le périodique offre de longs extraits traduits du *Sentimental Journey* qui venait de paraître en 1768<sup>48</sup> mais, signe du caractère exemplaire de Sterne par rapport au projet des rédacteurs, ceux-ci marquent sa mort survenue la même année en consacrant l'article suivant<sup>49</sup> à ses œuvres « hors actualité », *Tristram Shandy* (1759-1767) et les *Sermons* (1766), car « Mr Sterne a l'art de joindre au bon sens la finesse et la vivacité », des

qualités qui inspirent l'esprit du périodique. À la hauteur du sentiment selon Sterne et surtout de cette « vivacité » faite d'humour et de morale si partiellement transmise d'habitude, voire si souvent occultée en français<sup>50</sup>, cette production littéraire à quatre mains attend encore d'être analysée<sup>51</sup>.

En guise de conclusion, voici la version du *Sermon sur l'Enfant prodigue* de Sterne par les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, qui résume à lui seul l'attitude des rédacteurs :

L'Amour pour la variété, le désir de voir des objets nouveaux, paraissent entrer dans la composition de tous les enfants d'Adam. Nous traitons en général avec mépris cette disposition, et cependant elle nous fut donnée dans le but solide d'engager notre âme à pousser ses recherches, à étendre ses connaissances. Dépouillez-en l'homme, et son âme (je le crains) sommeillera toujours sur la page présente, nous nous reposerons tous sur les objets qui se présenteront dans la paroisse ou la province qui nous ont vu naître.

C'est à cet aiguillon qui nous presse sans cesse que nous devons cet impatient désir des voyages. Ainsi que toutes les autres, cette passion n'est mauvaise que lorsqu'elle est mal ménagée ou excessive. Dirigez-la bien et vous en verrez naître des avantages dignes d'être recherchés. — Apprendre à connaître les différentes langues, les lois, les coutumes, les principes de gouvernement, et les intérêts des autres nations. — Acquérir de l'urbanité, une honnête assurance, et l'art d'une conversation aisée... Quitter nos tantes, nos grands-mères, et leurs petits préjugés, pour examiner de nouveaux objets, pour en voir les anciens sous des points de vue différents, pour reformer notre jugement... Connaître *ce qui est bon*, en comparant sans cesse les variétés de la nature, ... découvrir *ce qui est sincère*, en remarquant les finesses et les artifices des hommes, ... et après avoir observé l'étonnante variété des mœurs et des caractères, rentrer en nous-même, et nous former de nouveau.<sup>52</sup>

Faire découvrir la « Grande Bretagne » intellectuellement et moralement afin de nourrir un mouvement sans fin de formation de soi, c'est ainsi que l'on peut résumer le projet original de Gibbon et Deyverdun : une entreprise relevant d'un bonheur des livres partagé par un Anglais francophone et un Vaudois en exil.

- 1 Edward Gibbon, *Memoirs of My Life*, éd. Betty Radice, London, Penguin Classics, 1990, p. 102, p. 153. Il évoquera dans les mêmes termes la mort de Deyverdun, p. 172: «I should blush at my own philosophy...»
- 2 Au sujet de Jacques Georges Deyverdun (1734-1789), voir sa notice rédigée par Alain Juillard dans le *Dictionnaire des journalistes* de Jean Sgard, <<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/239-jacques-deyverdun>>; voir aussi, dans ce volume, la contribution de Damiano Bardelli sur la Société littéraire de Lausanne.
- 3 Gibbon, *Memoirs of My Life*, op. cit., p. 105.
- 4 *Id.*, p. 170.
- 5 François Rosset, *L'Enclos des Lumières*, Genève, Georg, 2017, p. 18.
- 6 [Edward Gibbon et Georges Deyverdun], *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne, pour l'an 1768* (désormais: *MLGB*), Londres, C. Heydinger, 1769, vol. 2, p. I. Dans une note, à la p. 163 du 1<sup>er</sup> volume, le périodique rend hommage à la manière dont le comte de Chesterfield (1694-1773), quatrième du nom, s'était opposé à la loi de censure des théâtres introduite par Robert Walpole en 1737, «qui soumet toutes les pièces nouvelles à l'examen du grand chambellan», son discours contre cette loi étant décrit comme «un des chefs-d'œuvre de l'éloquence anglaise». Dans la notice du *Dictionnaire des journalistes* (op. cit.), Juillard relève que la mère de Deyverdun, Madeleine Teissonnière, était elle-même «cousine de Salomon Dayrolles, secrétaire et ami de Lord Chesterfield».
- 7 *MLGB*, vol. 2, p. 195.
- 8 Gibbon, *Memoirs of My Life*, op. cit., p. 144.
- 9 *Id.*, p. 144, 147.
- 10 *Id.*, p. 146-147.
- 11 *Id.*, p. 148.
- 12 Cette rubrique est particulièrement étoffée: *MLGB*, 1768, vol. 1, p. 156-179 et *MLGB*, 1769, vol. 2, 184-219.
- 13 *MLGB*, vol. 1, p. 170. La phrase suivante, revendiquée par le rédacteur, est comme une synthèse des propos de Johnson sur le pouvoir expressif des différentes pièces de Shakespeare: «Comment voulez-vous qu'au sortir d'un théâtre, où j'ai passé successivement de la crainte à l'espérance, de la pitié à la terreur, de la douleur à la joie, j'analyse froidement ce que j'ai senti, ce que je sens encore?»
- 14 *Id.*, p. 171.
- 15 *Id.*, p. 172.
- 16 *Id.*, p. 158.
- 17 *Id.*, p. 157 et 160.
- 18 *Id.*, p. 157.
- 19 La citation est de Samuel Johnson, tirée de Michael Caines, *Shakespeare and the Eighteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 108.
- 20 Voir à ce sujet Kathryn Prince, «Shakespeare and English nationalism», in Fiona Ritchie et Peter Sabor (éd.), *Shakespeare in the Eighteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 277-294; l'article traite notamment de l'omniprésence des opinions de Voltaire sur le continent, «whose judgement was extremely influential» (p. 281). Voir Gibbon, *Memoirs of My Life*, op. cit., p. 103.
- 21 *MLGB*, vol. 1, p. 163, 164.
- 22 Philip Smallwood, «Shakespeare: Johnson's poet of nature», in Greg Clingham (éd.), *The Cambridge Companion to Samuel Johnson*, Cambridge, CUP, 1997, p. 143-160, citation, p. 149.
- 23 *MLGB*, vol. 1, p. 157.
- 24 *MLGB*, vol. 2, p. 249-251.
- 25 *MLGB*, vol. 1, p. 1-29, pages consacrées à George Lyttelton, *History of King Henry the Second [...]*, London, Sandby & Dodsley, 1767, 3 vol.; voir Gibbon, *Memoirs of My Life*, op. cit., p. 148.
- 26 Gibbon, *Memoirs of My Life*, op. cit., p. 148; *MLGB*, vol. 1, p. 30-44; voir Christopher Anstey, *The New Bath Guide, or, Memoirs of the B—r—d Family, in a series of poetical epistles*, London, J. Dodsley, 1767.
- 27 *MLGB*, vol. 1, p. 43-44.
- 28 *MLGB*, vol. 1, p. 45-74; vol. 2, p. 1-25 et 26-35.
- 29 *MLGB*, vol. 2, p. 25-26; Vernon P. Helming, «Edward Gibbon and Georges Deyverdun, Collaborators in the Mémoires littéraires de la Grande Bretagne», *Publications of the Modern Language Association*, n° 47, 1932, p. 1028-1049 (ici p. 1039 et 1042).
- 30 *MLGB*, vol. 2, p. 105-134 et 135-167; Helming, «Edward Gibbon and Georges Deyverdun, Collaborators [...], art. cit., p. 1043-1046.
- 31 Gibbon, *Memoirs of My Life*, op. cit., p. 148.
- 32 *MLGB*, vol. 1, p. 221, 222.
- 33 *Id.*, p. 226-227.
- 34 *Id.*, p. 206.
- 35 *Id.*, p. 210.
- 36 *Id.*, p. 209.
- 37 *Id.*, p. 207.
- 38 *MLGB*, vol. 2, p. 249-251.
- 39 Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 18.
- 40 Helming, «Edward Gibbon and Georges Deyverdun, Collaborators [...], art. cit., p. 1035.
- 41 Lettre d'Étiennette Clavel de Brenles à son mari, 26 juillet 1768, cote ACV, PP 1055/6. Merci à Béatrice Lovis de me l'avoir signalée.
- 42 *Gazette littéraire de Lausanne* (1768-1769), connue sous le nom de *Gazette littéraire et universelle de l'Europe*, n° 5, 1<sup>er</sup> août 1768, p. 67-78. Sur ce périodique, voir la notice de Robert Grandroute dans le *Dictionnaire des journaux* de Jean Sgard, <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0575-gazette-litteraire-et-universelle-de-leurope>>.
- 43 Le compte rendu est paru après la lettre d'Étiennette Clavel de Brenles, ce qui suggère que Mme de Bochat en avait pris connaissance sous une autre forme. À propos de Gabriel Seigneux de Correvon (1695-1775), voir la notice de Francesca Bianca Crucitti-Ullrich dans le *Dictionnaire des journalistes* de Jean Sgard, <<http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/745-gabriel-seigneux-de-correvon>>.
- 44 *Gazette littéraire et universelle de l'Europe*, n° 5, 1<sup>er</sup> août 1768, p. 78.
- 45 *Id.*, n° 9, 29 août 1768, p. 129-142 (ici p. 142).
- 46 Gibbon, *Memoirs of My Life*, op. cit., p. 149.
- 47 *Id.*, p. 148.
- 48 *MLGB*, vol. 2, p. 105-123.
- 49 *Id.*, p. 124-134.
- 50 On peut même dire que cette vivacité est la qualité cardinale de l'héroïne de Jane Austen dans *Pride and Prejudice*, Elizabeth Bennet, dont la «liveliness of [...] mind» est évaporée de toutes les traductions françaises du roman depuis 1813, à l'exception de celle récente de Laurent Bury (Jane Austen, *Orgueil et préjugés*, Paris, GF Flammarion, 2010).
- 51 Tout en indiquant l'existence du périodique de Deyverdun et Gibbon, Lana Asfour n'offre aucun commentaire de leur traduction de Sterne. Lana Asfour, *Laurence Sterne in France*, London, Continuum, 2008, p. 130.
- 52 *MLGB*, vol. 2, p. 129-130.